

Son style, immédiatement reconnaissable, vaut comme signature pour identifier une peinture à l'image de l'homme dont elle est inséparable.

« On doit toujours s'excuser de parler peinture », écrit Paul Valéry, qui s'empresse d'ajouter: « mais il y a de grandes raisons de ne pas s'en taire. Tous les arts vivent de paroles. Toute œuvre exige qu'on lui réponde ».

La peinture de Bernard Buffet l'exige plus qu'aucune autre. La radicalité de sa peinture force notre conscience et impose à notre regard une exigence singulière. Là est sa modernité. Quelle ascèse permit l'autorité d'une vérité plastique aujourd'hui avérée comme l'expression la plus universelle de la réalité de notre temps ?

Bernard Buffet choisit la voie étroite de la solitude. Son œuvre s'est construite avec le temps et la lucidité d'un artisan de la peinture dont la maturité technique, immédiate et entière, nous révèle après plusieurs décennies le rôle prémonitoire et avant-gardiste du peintre, pionnier du Pop Art et de la figuration narrative.

La peinture de Bernard Buffet est dans une dramaturgie narrative qui sert la force incantatoire de son face-à-face avec le destin. Son implication absolue dans l'art se fonde dans un choix de vie où la création est souveraine. Elle travaille à l'épuisement du sujet pour lequel le peintre trouve des solutions nouvelles en modifiant ses espaces plastiques et sa facture dans une continuité stylistique inébranlable. Son engagement fusionnel lui fait extraire les formes symboliques du monde et établir une distance entre lui et ses modèles, certain qu'il y a autant de façons de peindre que de modèles à explorer, dans la permanence d'un style l'incarnant totalement. La technique est un moyen d'introspection. Pour Bernard Buffet, le trait dissèque le réel.

Sa ténuité resserre le discours sans l'abstraire. Dans l'aventure qu'il entreprend, la figuration est l'unique réponse pour ce voyeur impitoyable. Sa passion de peindre y puise un viatique. Son écriture

n'appartient qu'à lui et sous-tend un vertige émotionnel de l'ordre du cri, réalisé sur la toile en une ligne déliée, qui revient sur elle, se brise, se reprend et tend à fixer son devenir en l'arrêtant dans une forme. Ce trait anguleux, inquisiteur, affronte l'explosion organique lorsque Bernard Buffet passe d'une peinture économe et intériorisée à une matérialité prise d'assaut, grattée dans les épaisseurs qui accrochent la lumière, assaillie de graffitis, de maculatures, de hachures qui disent l'urgence nouvelle du geste, comme sa rage. L'usage dissonant du trait et de la couleur ingère le monde dont il s'empare pour le consacrer sur l'autel de la peinture. Sur la matière picturale de plus en plus riche, l'écriture cherche à pousser les limites de sa connaissance, investie par la puissance de son style.

Sa relation au réel détermine son acte de peindre, tourmenté, explosif, lapidaire, expressionniste, épique, lyrique, à l'affût de tout, puisque ce qui compte c'est l'action. Il ose. Il sabre les tons montés, contrastés, ferraille avec le tube, recourt au dripping. Il utilise le couteau, maçonne la couleur qui se soulève, se creuse, se boursoufle jusqu'à des beautés matiéristes que lui envieraient bien des peintres abstraits. La peinture est transgression sur l'aire de la toile. La réalité est passée au filtre du quotidien, de la nature, de l'histoire et des mythes. La peinture le dévore. « Elle n'est pas faite pour plaire », dit-il. L'anecdote n'a plus droit de cité. L'objectivité est une incontournable nécessité, vécue comme une violence pulsionnelle.

Bernard Buffet ne peut s'empêcher de sécréter de l'humain. Il a compris intuitivement que faire dépendre le réel d'une pâle copie, c'était confondre l'anthropomorphisme avec l'humanisme. Pour le peintre, la réalité de l'homme, la plus crue soit-elle, est plus secrète, moins avouable. Le huis clos avec sa peinture l'amène à dénoncer l'illusionnisme qu'il oppose à une liberté initiatique pour interpréter le monde. Chaque jour il remet sur le métier, fait éclore sa vérité dans le mouvement imperceptible d'une sensibilité où s'allient l'apparence et l'imaginaire, la visibilité et l'espace symbolique.

Il apparaît que les artistes qui nous touchent le plus par leur humanité sont ceux qui ont gardé les masques sur les visages pour mieux les arracher ou qui ont su les inventer. Le sortilège du masque n'est pas tant le masque, mais l'imperceptible distance qui le sépare du visage, pour le sauver du quotidien. Ses écorchés, ses autoportraits, ses clowns, annonceraient-ils le rendez-vous irrévocable avec la mort, la tragédie ultime qu'il s'est choisie et le drame originel de l'homme ?

Etre célèbre, et adulé à vingt ans par une critique qui se révélera inconstante, c'était sans compter sur une égalité d'âme bien trempée. C'est en peintre de la ligne, qu'il entre en peinture. Sa rigueur est sœur d'une discipline et d'un détachement dans l'observance d'une création inscrite dans l'héritage des peintres français du XVIIe et du XIXe siècle et celui des grands maîtres. La nécessité plastique est le maître mot chez ce grand classique qui recourt aux leçons d'une géométrie euclidienne intuitive. L'équilibre s'accorde aux images, conservées par sa mémoire ou un support photographique, devenues des invariants plastiques pour un leurre d'une force visuelle qui ne laisse personne indifférent. Sa peinture étonne, choque, heurte nos habitudes visuelles et nos certitudes en signifiant un réel que nous ne verrons plus tout à fait comme avant. Sa peinture ne se contente pas de surprendre la foule, elle l'entraîne et lui révèle la profonde humanité de celui qui œuvre par nécessité intérieure, vécue comme le rituel d'une mystique.

Son œuvre dédicataire transcende les êtres et les choses qui gardent leur part de mystère. Sa force de persuasion tient à ses images universelles qui scellent le mythe Bernard Buffet.

Visionnaire, Bernard Buffet savait-il que la part du divin dans l'homme est à chercher dans ce côté sublime et secret de l'enfance ?

Lydia Harambourg

Paris Octobre 2012